



# OXYDATIONS

**MUSÉE CERNUSCHI.  
DU 26 FÉVRIER AU 4 JUILLET 2010.**

*Céramiques d'Edo. Quatre siècles de céramiques japonaises dans les collections du musée Cernuschi.*  
Commissaire : Michel Maucuer



# extrêmes

PAR VINCENT QUÉAU

Dans le Japon du XVII<sup>e</sup> siècle, la céramique s'illustre supérieurement dès les prémices de la période Edo. Grès, faïences et porcelaines, mêlés hors du dogme de la progression en arts, rivalisent alors durant plusieurs siècles d'une poésie savoureuse et fine.



Si l'usage de la poterie est attesté au Japon depuis plus de 10 000 ans, le développement des arts du feu ne naît qu'au gré de l'importation des techniques coréennes de vernissage durant la dernière décennie du XVI<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, l'établissement du shogounat, gage de stabilité politique, autorise le développement de l'industrie de la céramique qui, aussitôt après la découverte de gisements de kaolin à la fin des années 1610, possède pleinement les secrets de fabrication de la porcelaine. Ainsi, cette proximité d'invention des deux branches d'un même art explique peut-être l'absence absolue de notre hiérarchie traditionnelle qui affirme la primauté de la dernière, véritable aboutissement de la discipline. Cependant, cette histoire ne peut se départir de celle de la consommation du thé où la propriété isolante



du grès émaillé va faire prévaloir la création d'un type de vaisselle cérémonielle dont le caractère usuel ne vaut qu'en son rapport à l'esthétique. Objet du plus grand luxe comme de la recherche d'humilité la plus passionnée, répondant alors aux commandements de la spiritualité zen, plats, bols et aiguères restent l'apanage de l'aristocratie comme des plus riches ; ils en réservent l'usage aux banquets mais aussi aux cérémonies plus frugales avant leur généralisation dans les lieux publics de restauration qui apparaissent dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Si ces objets ne sont pas promis à l'exportation, qu'ils soient cache-pots, brûle-parfums ou vases pour les fleurs, ils ornent les espaces de la méditation de la demeure. Ainsi, même si l'influence chinoise règne dans la production de porcelaine, l'école se forge un caractère très marqué dont la "modernité", comme prise en compte de la beauté imparfaite née du hasard, renforce encore la pureté formelle. Car la céramique japonaise ne s'égare pas dans les extravagances chantournées de sa consœur continentale et ne se départe jamais d'un air de distinction bienséante qui bannit toute divagation formelle. Cette grâce modérée inspirée de la nature forme la spécificité de toute une école consacrant la richesse de la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui les exporte jusqu'en Europe où l'on raffole de leur haute qualité. Les décors bleu et blanc à l'imitation des productions du Nankin, les céladons à couverture jade, les émaux de grand feu à irradiations d'or rappellent sans doute la Chine, la Corée et même Delft. Pourtant une certaine manière japonaise, éloquente et simple, distingue les productions de Kyoto, Arita et Hizen. Les techniques, simples ou plus élaborées, concourent à une même recherche de perfection esthétique où le rendu des couleurs obtenues par oxydation tient à une conjonction de miracles. L'aléatoire préside ainsi à la création d'œuvres où la couleur peut se muer en paysages comme en songes. La palette, d'une variété abusive, convole avec les manganèses pour engendrer les violets, le soufre et la suie pour les jaunes et les noirs, quand verts, bleus et rouges germent des noces volcaniques des cuivres et des cobalts. Plus que des ustensiles du quotidien, même magnifiés par des usages très stricts, ces créations s'apparentent à l'art le plus achevé. En effet, elles sont considérées comme autant de supports à la méditation esthétique. Cette perfection un peu exclusive a précipité leur éviction des salles de nos musées, toujours plus attirés par des œuvres immédiatement spectaculaires. Malgré cette grâce palpable qui fascine les chantres du japonisme depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, leur présence dans nos institutions se fait toujours plus discrète. Ce phénomène a prévalu au musée Cernuschi où les collections de son donateur dorment ordinairement dans les réserves. Heureusement, Michel Maucuer, conservateur du musée et spécialiste de la céramique japonaise, a distingué une sélection d'objets que l'on souhaite à l'initiative d'un nouvel engouement pour cette vision admirable de l'objet d'usage...





Double page précédente à gauche :

*Plat (ôzara).*

Vers 1640-1670, probablement Arita, style aode ko-Kutani, porcelaine ou grès porcelaineux, 9 x 40 cm, pied : 27 cm.

Double page précédente à droite :

*Vase à fleur à ouverture évasée (usubata hana-ike).*

XIX<sup>e</sup> siècle, manufacture Yûsetsu Banko, préfecture de Mie (province d'Ise), grès, 22 x 23 cm.

Ci-contre en haut :

*Pot à thé en forme de baquet (teoke-gata-cha-ire).*

Raki IX Ryônyû, Kyôto, avant 1788, terre cuite, glaçure, style *aka raku*, 10 x 7 cm.

Ci-dessus :

*Plat (ôzara).*

Kaji Tôru, province de Hizen (Imari) vers 1850-1870, porcelaine, 12 x 67 x 36 cm. Collection particulière.

Ci-contre en bas :

*Vase à fleur (ichirin-ike).*

Manufacture Banko (ko-Banko), préfecture de Mie (province d'Ise), XVIII<sup>e</sup> siècle, grès, 10 x 11 cm.

Les œuvres présentées font partie du legs Henri Cernuschi, 1896.